

Réjean Ducharme, Nietzsche et Dionysos de Renée Leduc-Park
Leduc-Park, Renée : *Réjean Ducharme, Nietzsche et Dionysos*,
Les Presses de l'Université Laval, Coll. Vie des Lettres
québécoises, Québec, 306 p., 1982.

J.L. Denis Morin

Numéro 30, été 1983

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/39900ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Morin, J. D. (1983). Réjean Ducharme, Nietzsche et Dionysos de Renée Leduc-Park / Leduc-Park, Renée : *Réjean Ducharme, Nietzsche et Dionysos*, Les Presses de l'Université Laval, Coll. Vie des Lettres québécoises, Québec, 306 p., 1982. *Lettres québécoises*, (30), 60–61.

Réjean Ducharme Nietzsche et Dionysos

Renée Leduc-Park

Toute l'oeuvre de Ducharme est un véritable délire verbal: on pourrait même dire que les romans de Ducharme sont un langage qui erre (qui ne va nul part). Ceci fait de ces romans *l'antithèse des romans à thèse*.

Dans ce contexte, la thèse de Renée Leduc-Park, *RÉJEAN DUCHARME, Nietzsche et Dionysos*, est pour le moins étonnante ... ou devrais-je dire contradictoire? En effet, le rapprochement Ducharme/Nietzsche est-il justifiable? (N'est-ce pas la caractéristique d'une thèse d'être justifiable?) C'est-à-dire que quand on émet une thèse on a l'impression qu'il faut prouver. Et c'est ce que tente de faire Renée Leduc-Park dans son introduction. Or, le fait est qu'avec Ducharme *il n'y a rien à prouver* (Rappelons-nous que les romans de Ducharme sont l'antithèse des romans à thèse: Ducharme ne veut défendre *aucune* cause.) Situation quelque peu embarrassante, n'est-ce pas? Situation à laquelle, d'ailleurs, l'auteur fait face à la fois avec élégance *et* courage. (Le mot «courage» n'est vraiment pas trop fort ici et c'est ce qui m'amène à rêver: avec sa manie de tout récupérer, le monstre finira-t-il par mourir d'indigestion?)

Stéphane Lépine a bien vu ce problème (on pourrait dire existentiel) puisqu'il termine sa critique du livre de Leduc-Park (voir *Nos livres*, vol. 14, fév. 1983) sur ces mots: «Parler du chaos, du dionysiaque, sans jamais être chaotique ou désordonnée relève de l'exploit et il est important de le souligner.» (p. 42)

Dire que les romans de Ducharme sont l'antithèse des romans à thèse, c'est dire que ceux-ci n'ont *jamais un seul sens*. Chaque roman de Ducharme est un dédale (un labyrinthe), un errement (= sans

but) dans les champs du sens au gré de la fantaisie de l'auteur (et/ou du narrateur). (D'ailleurs, ce thème de l'*exploration* revient constamment dans l'oeuvre de Ducharme.) Renée Leduc-Park sait respecter ceci dans son livre: elle ne tente nullement de réduire Ducharme à un seul de ses sens possibles. La thèse avancée par Leduc-Park d'une lecture nietzschéenne de Ducharme est peut-être mieux vue comme hypothèse et en tant qu'hypothèse, elle est tout à fait justifiée par le simple fait suivant: elle rend la lecture de Ducharme encore plus excitante, plus riche et je dirais même «plus lucide». C'est-à-dire que les sens dégagés par cette lecture nietzschéenne de Ducharme *exaltent* l'oeuvre de Ducharme. Les correspondances et les équivalences dans les thèmes et les sens sont bien là et le livre de Leduc-Park le démontre clairement.

Les mots suivants résument très bien le livre en question: «Une telle lecture permet d'en dégager une certaine spécificité, d'arriver à une mise en rapport de divers éléments, laquelle effectue un «effet de différence» qu'on pourrait qualifier de nietzschéen en ce sens que s'y élaborent simultanément l'inscription du néant, la mise en oeuvre du nihilisme et la manifestation du dionysiaque. L'examen de cette élaboration, selon cet ordre, correspond à la logique de la vision nietzschéenne d'après laquelle le processus historique de néantisation exige un renversement des valeurs et l'identification de l'être à Dionysos». (p. 9) En d'autres mots: la prise de conscience de la nullité de l'être humain (de l'individu) amène un renversement des valeurs courantes en faveur de l'exaltation, de l'euphorie, du délire de la vie.

Dans l'analyse qui suit, je voudrais reprendre le livre de Leduc-Park (*non* le

répéter ou le résumer, i.e. le suivre pas-à-pas), et en dégager les grandes lignes en me basant sur les deux thèmes, nietzschéens eux aussi, suivants: Le nomadisme et le masque.

Le nomadisme.

Ce qui fait en même temps la difficulté et l'intérêt de l'oeuvre de Ducharme, c'est que *forme* et *contenu* se reflètent constamment. Par exemple, l'entreprise de rejet des valeurs courantes se retrouve à la fois au niveau *des événements décrits* et au niveau *de l'écriture même* des romans (qui va à l'encontre de plusieurs des canons du bon goût). Or, dans ce sens, le nomadisme est un élément privilégié dans l'oeuvre de Ducharme au niveau de la forme (ses romans ne vont nul part, ils errent) et au niveau du contenu: ses héros sont d'abord et avant tout des nomades, c'est-à-dire des gens qui errent sans but. Dans *Le nez qui voque* par exemple, le héros-narrateur s'appelle Mille Milles et il parcourt Montréal en tous sens.

Le nomade a comme instinct premier la survie et cela dans un monde qui lui est hostile, i.e. dans un monde de sédentaires. (On ne peut s'empêcher de penser ici au fait que les Nazis se sont aussi acharnés contre les Gitans, ces gens qu'aucune «Cause» ne peut rallier.) Les sédentaires, ce sont tous ces gens (La Milliarde) qui amassent, cumulent gloires et profits, c'est-à-dire toutes ces valeurs (par exemple, mariage, autorité, religion) que l'homme poursuit aveuglément parce qu'elles lui donnent l'impression, l'illusion (bienheureuse) d'être quelqu'un. Illusion qui l'enchaîne d'ailleurs aux manches de la charrue. Le nomade, par contre, c'est celui qui voit qu'*il n'y a*

rien que l'homme puisse faire qui changera quoi que ce soit au fait que l'homme est seul, que vivre fait mal et que l'homme meurt. Ducharme, tout comme ses héros, est un iconoclaste: il veut détruire toutes ces valeurs-idoles, ou ces valeurs-symboles (l'argent est un parfait exemple ici) qui visent toutes à nous faire oublier en nous donnant l'impression d'être quelqu'un. L'homme n'est rien et il n'y a pas de passé aussi glorieux soit-il ou de futur aussi prometteur qu'il soit qui puisse remédier à ce présent inaltérable. Le sédentaire fuit ce destin inhumain (! ?) en poursuivant des fins, des buts, des objectifs aussi futiles les uns que les autres (téléologie effrénée). Le nomade, lui, non seulement reconnaît ce fait mais il l'assume, il l'accepte jusqu'à l'exaltation. Les derniers mots de *L'Océantume* en sont un exemple: «Nous y sommes. Soyons-y». (p. 190). C'est l'amor fati.

Le sédentaire trouve son identité dans l'illusion de ces idoles que sont ses valeurs-symboles. Mais le sédentaire est dangereux, ou il est sérieux ce qui revient au même: il joue le jeu de l'illusion et il veut oublier qu'il s'agit d'un jeu ou d'une illusion (En effet, à quoi servirait de s'illusionner si on reste lucide?) et il démolira quiconque veut le lui rappeler. N'oublions pas qu'il s'agit d'être quelqu'un.

Le nomade, lui, se donne une identité que je qualifierais de cosmique (comique?) et qui est essentiellement une identification (*Le Nez qui voque* p. 198) complète et totale avec ce cri orgasmique qu'est la vie. C'est l'aspect positif, si l'on veut, de l'amor fati: «Je suis un joyeux luron. J'aime la vie. Je veux la vie et j'ai la vie. Je prends d'un seul coup toute la vie dans mes bras, et je ris en jetant la tête en arrière, sans compter que les haches dont elle est hérissée font gicler le sang. J'embrasse la vie...» (*Le Nez qui voque* p. 199). Et cela jusque dans la mort. C'est cette identité/identification qui donne au nomade la force (l'endurance) de l'arbre et la lucidité (largeur et précision de la vision) de l'aigle. Comme l'enfant, le nomade n'est pas sérieux (*Le Nez qui voque* se termine sur ces mots: «... hostie de comique» (p. 275) parce qu'il sait que ce n'est pas tellement le but poursuivi qui compte que la poursuite elle-même: il peut donc ne pas être sérieux, perdre son temps et vivre. Comme l'enfant. En d'autres mots, le nomade explore constamment le monde et ne



s'attache à rien. «Doré est le contraire de rôde, d'une certaine façon». (*Le Nez qui voque* p. 36).

C'est un jeu difficile parce qu'il est ambigu: ce rien que le sédentaire veut oublier en poursuivant, à perdre haleine, toutes ces fins/valeurs honorées/honorables, c'est la plénitude de la vie que le nomade recherche, lui dont l'arbre est certes le symbole vivant (voir *Le Nez qui voque*, p. 41) et dont l'arbre en boîte (i.e. l'homme dénaturé et enfermé dans son ego-cilice *Le Nez qui voque* (p. 140) est l'antithèse. Dans *En attendant Godot* de Beckett: «Seul l'arbre vit.»

Mais jeu difficile ou pas, ce n'est toujours qu'un jeu et Ducharme ne s'y fait pas prendre (Peut-on en dire autant du lecteur?): il ne faut pas que ses romans lui donnent l'impression «d'être quelqu'un». La célébrité est tout autant un ego-cilice que n'importe quel autre subterfuge. Le sédentaire est dangereux justement parce qu'il est sérieux: le nomade doit se protéger et il le fait en se cachant derrière le masque du rire: «Hostie de comique.»

Le masque:

Nous retrouvons ici la même concordance forme/contenu que celle soulignée plus haut: toute l'oeuvre du Ducharme est un masque derrière lequel Ducharme se cache. De plus, dans les romans de Ducharme, on ne sait plus distinguer qui est l'auteur et qui est le narrateur. Et encore plus: dans *Le Nez qui voque* par exemple («C'est une équivoque. C'est un nez qui voque. (p. 10) Mille Milles et Chateaugué ne sont pas deux mais un (voir p. 21 et 69 entre autres) ou est-ce

Mille Milles qui se dédouble: Mille Milles nomme Chateaugué et la somme de venir (p. 17-8). De toutes façons, que Chateaugué soit une invention de l'imagination de Mille Milles ou pas (voir p. 20), Réjean Ducharme n'existe pas, il n'est pas (ou il n'est rien) parce qu'il s'invente en écrivant («Peut-être aussi inventé-je...» (p. 37). C'est un nez qui voque: le nomade (cf. voquer) se cache. On pourrait parler ici de schizophrénie tant que l'on voudra, il reste qu'une analyse freudienne de Ducharme serait fautive ou faussante parce qu'elle manquerait complètement du sens de l'humour: i.e. qu'elle prendrait trop part au sérieux du sédentaire (sauf dans ce sens que ce serait une bonne farce).

De toute façon, il est encore et toujours simplement question d'assumer son destin dans ses trois composantes: la mort, la souffrance et la solitude (Cf. Diane Dufresne: «Je suis seule dans mon linceul»). Dans *Le Nez qui voque*, «Je me tue» peut être vu comme le projet de mettre fin à tout projet. Ou encore, «je me tue» peut être vu comme une action, i.e. une conjugaison ou une déclinaison de je à tu. Dans ce sens, Tate (ta/te) (le nom que Mille Milles et Chateaugué se donnent pour montrer qu'ils ne sont qu'un) serait le pendant de je me. «Deux à l'intérieur d'une seule chose...» (p. 85): Cette chose, est-ce le corps ou le livre? De je à tu: de l'auteur au lecteur? Ou de Mille Milles à Chateaugué? C'est sans importance puisque, de toutes façons, ce qui compte, c'est la parenté verbale entre Tate et Fate: ce n'est pas sérieux, c'est un jeu. Ce délire verbal est une des nombreuses formes (ou masques?) de la joie cosmique, ou si l'on préfère, du Dionysiaque. En d'autres mots, c'est le refus d'enfermer le monde dans un seul possible (cf. «Ode et désode» dans Leduc-Park p. 239) et cela dans le but de vivre pleinement et de mourir triomphant ou en riant (*L'Océantume* p. 58-9).

Le nomadisme (ou le dionysiaque), c'est le refus de la sécurité ou le refus d'être quelqu'un et l'affirmation de la vie dans une orgie de sensations (ici, dans une orgie de langage).

Ducharme «se hortensesturbe». □

J.L. Denis Morin

Leduc-Park, Renée: Réjean Ducharme, Nietzsche et Dionysos, Les Presses de l'Université Laval, Coll. Vie des Lettres québécoises, Québec, 306 p., 1982.